

ELISEO ALEGRE,  
FOOTBALLEUR MALGRÉ LUI  
EDUARDO BERTI

*Délaissant les grands axes, j'ai pris la contre-allée*

A. Bashung et J. Fauque

*Paradoxalement, les institutions devraient garantir le droit  
à la fragilité des individus. Le droit, en somme,  
de ne pas renoncer à sa propre humanité...*

Roberto Scarpinato

La Contre Allée est une maison d'édition indépendante  
qui fait confiance à votre curiosité depuis 2008.

Vous avez entre les mains la **première impression**  
de *Eliseo Alegre, footballeur malgré lui*, et nous vous en remercions.

© (éditions) La Contre Allée (2026)

Collection LA SENTINELLE

ELISEO ALEGRE,  
FOOTBALLEUR MALGRÉ LUI  
EDUARDO BERTI



I



Rogelio Samir, ami d'enfance

Le 29 juin 1986, j'ai regardé le match comme tout le monde. C'était vraiment impressionnant. On ne voyait pas une mouche... Comment dit-on ? On n'entendait pas une mouche voler. Tout le monde devant la télé, la radio ou les deux postes en même temps : la télé volontairement muette et la radio à plein volume, dans mon cas. Au moment de l'égalisation, j'ai ressenti un coup de fouet. Je vous le jure, un nœud ici (IL SE TOUCHE LA POITRINE), une sorte de feu qui traverse tout le corps. Et un tremblement. Jamais je n'avais ressenti cela. Je me suis dit que le fanatisme est une chose dangereuse. Je me suis dit qu'on allait perdre. Imaginez ma panique. Puis, tout à coup, le troisième but est tombé et le téléphone a sonné. En pleine finale, quelqu'un qui appelle ! Je me lève. Je vais répondre, malgré tout. C'est Horacio. « Ne me dis pas que tu veux commenter les actions. Je t'en supplie, laisse-moi tranquille ! » Mais Horacio semble nerveux. Très agité. « Il est mort », dit-il. « Eliseo est mort ! » Je manque de tomber dans les pommes. Je vous raconte l'histoire et j'éprouve le même vertige à nouveau. Et la douleur. Plus de trente... presque quarante ans

plus tard, j'ai encore du mal à y croire. Le plus bizarre, c'est quand Horacio m'a expliqué où ils avaient trouvé le corps. Comment ? Eliseo était donc de retour ? Depuis quand ? Et il n'avait prévenu personne ? Sauf si certains me l'avaient caché ? J'ai fini de regarder le match comme si la Chine jouait contre la Jamaïque, comme si je me fichais royalement du résultat. Enfin, bien sûr que j'ai été heureux du but de Burruchaga. Mais, à vrai dire, j'ai suivi la rencontre comme s'il s'agissait d'une rediffusion. Comme si le match s'était déroulé deux mois, deux siècles plus tôt. Pendant ce temps, je repensais au moment choisi par Eliseo... ou, plutôt, au moment que la mort avait choisi pour l'emporter. Quelle ironie ! Ou quelle terrible coïncidence... Je ne sais pas.

*Voilà, chère Myriam, les phrases d'ouverture. Il faut commencer par ça. Lorsque tu feras le montage, évite d'insérer des images de la finale de Mexique 86. Que le sport soit évoqué en arrière-plan, sans éclipser l'histoire d'Eliseo Alegre.*

*Première partie des titres, courts et simples. Je sais que Talpone est friand des présentations surchargées. Mais, s'il te plaît, restons sobres. Je t'enverrai la musique enregistrée par Rufino. J'aime la piste 2 pour cette partie.*

Abel Meijía, journaliste à la radio de Los Pozos

Chaque fois que l'on parle de football au village ou dans cette partie du pays, aux noms incontournables des stars

internationales – Pelé, Cruyff, Messi, Maradona – on ajoute toujours celui d’Eliseo Alegre. De manière naturelle, comme s’il s’agissait d’un élu de plus, mais aussi avec la joyeuse fierté d’avoir été les témoins privilégiés d’un génie. D’un génie secret (SOURIRE ET PAUSE. LAISSE TOUT CELA !). Bien sûr, le mythe a grandi avec le temps. Et la légende aujourd’hui remplace les faits. Mais nous, qui l’avons connu, vraiment connu en tant que sportif et en tant qu’homme, nous aimons parler de lui pour garder son souvenir et pour remettre certaines choses à leur place.

*Ici, le titre principal. Celui qui marque le début de notre récit. J’ai fini par convaincre Talpone que cette histoire se raconte toute seule, sans voix off. On utilisera, quand même, des brèves séquences d’images : photos, vidéos, illustrations pour étayer, pour faire respirer le récit. Ici, par exemple : photos de la trajectoire d’Alegre. Économise les images, nous n’en avons pas cent mille.*

Jacinto Mena, ami d’enfance

La première fois que j’ai vu Alegre, c’était en mars 1952. La préhistoire, quoi (IL RIT). Nous avions, lui et moi, six ans. C’était le premier jour d’école, on était tous alignés dans la cour de récréation et notre institutrice, M<sup>lle</sup> Monsalvo, est apparue en tenant par la main un garçon pâle, tout effrayé. Elle nous a dit : « Voilà Eliseo, un nouveau camarade de classe. »

Ermindo Heredia, ami d'enfance

J'ai été surpris d'apprendre qu'Eliseo venait de loin et, surtout, qu'il venait d'une grande ville, pas d'un petit village comme celui-ci... Naturellement, la rumeur s'était répandue qu'il venait de Buenos Aires. Et cela a fait parler de lui. Mais le malentendu ne l'a point aidé le pauvre, bien au contraire. Parce que quelques jours plus tard, lorsqu'on a appris que ce n'était pas le cas, qu'il venait en réalité de Mendoza, et même pas du centre de Mendoza, mais d'un quartier excentré, d'un faubourg lointain qui, au fond, n'était pas si différent de notre village, lorsqu'on a appris ça, il s'est produit une sorte de déception. Et de l'intérêt montré au départ, nous sommes passés à un mélange d'indifférence et de mépris.

*Images de Los Pozos. Des photos anciennes mélangées à des images actuelles. Le village s'est agrandi, il a atteint une autre échelle, mais il reste si inchangé que les images, anciennes ou actuelles, pourraient toutes dater d'une même époque. N'oublie pas d'insérer dans cette séquence le panneau à l'entrée, avec LOS POZOS en grosses lettres. En fait, il y a deux panneaux. Je préfère celui avec le premier « O » de « POZOS » rouillé.*

María Celia de Pedro, historienne de Los Pozos

Je le dis avec respect et affection : dans ces années-là, notre village était presque un hameau. Et, au fond, il l'est toujours. Il fut un temps, il y a bien des décennies, où Los Pozos a failli avoir une gare ferroviaire. Finalement, elle

a été construite soixante-deux kilomètres plus au nord, dans une ville qui est désormais notre « grande rivale » : Coronel Cruz. Mais si vous suivez sur une carte la ligne de chemin de fer, vous verrez à quel point la courbe à notre hauteur paraît suspecte. La courbe du chemin de fer, qui pointe vers le nord et passe par Coronel Cruz. Le détour est si brusque et artificiel qu'il ne peut être dû qu'à une affaire louche.

À partir de cette injustice, si j'ose dire, notre village a été marqué pour toujours. Bien entendu, Coronel Cruz est devenue un grand centre urbain, avec les inconvénients et les avantages que cela comporte. Tandis qu'ici, à Los Pozos, certaines mœurs, certaines pratiques ont été mieux préservées... Sans parler des souvenirs collectifs, imprégnés de nostalgie. Nous sommes, je me le répète parfois, une poignée de passagers dans une gare qui n'existe pas, attendant un train qui ne viendra jamais.

Irene Mayer, propriétaire de la plus ancienne agence immobilière de Los Pozos

Sur les deux mille maisons que compte aujourd'hui notre village, il n'y en avait même pas la moitié lorsque la famille Alegre est venue s'installer en 1951 ou 1952. Il est très facile, d'ailleurs, de distinguer les maisons anciennes des plus récentes. Les anciennes sont de tous les styles : entièrement blanches ou en briques rouges, à un ou deux étages, avec un toit à deux versants ou un toit-terrasse. Dans les récentes, en revanche, je vois le pire exemple d'uniformité, comme si les nombreux styles des premières maisons avaient servi de banc d'essai pour créer un modèle officiel.

Carmen Bonfanti, maire de Los Pozos depuis 2019

La maison grise, c'est ainsi que tout le monde appelle la maison où Alegre a grandi, dans la rue Tucumán, presque à l'angle avec Belgrano. L'une des plus singulières de Los Pozos.

Horacio Magliano, ami d'enfance

Je l'ai visitée maintes fois, lorsque nous allions à l'école. Je garde le souvenir d'une maison mal meublée. L'impression que les meubles étaient trop ou pas assez nombreux, je ne sais pas, et qu'ils n'étaient jamais au bon endroit.

Teresa Scarpi, voisine de Los Pozos

Un grand portail à grillage. La façade grise, tachée d'humidité. La maison était inhabitée depuis cinq ans parce qu'il y avait eu un malheur. Bref, un crime entre ces murs. Personne ne voulait y vivre, personne ne voulait rien savoir.

Sergio Polito, journaliste, auteur de la seule biographie d'Eliseo Alegre

L'arrivée de la famille Alegre a mis fin à cette sorte de... À l'ostracisme, disons, de cette maison. Tout cela par crainte, par superstition.

Irene Mayer, propriétaire de la plus ancienne agence immobilière de Los Pozos

Si une maison était le théâtre d'une tragédie, il ne fallait pas l'habiter pendant dix ans. À part, bien sûr, ceux qui prenaient le risque par audace ou manque de choix.

*Images de la maison à moitié détruite. Il y a douze ans, un promoteur immobilier a*

*voulu la démolir mais, juste à temps, les plus anciens du village l'en ont empêché. Seulement une partie fut abîmée. On pourrait alors la présenter en deux étapes : au début (dans ton montage), on ne soupçonne pas les dégâts. Prépare une courte séquence en noir et blanc et affiche les angles intacts. Ensuite, par contre, tu dévoiles l'état actuel. En couleurs cette fois-ci ?*

Patricia Alegre, sœur d'Eliseo

Quelque chose me fait penser que l'agent immobilier qui a convaincu maman des vertus de la « maison grise » n'a pas eu l'honnêteté de lui dire pour la famille précédente. Ou au contraire, peut-être lui a-t-il raconté ce qui s'était passé et que pour cette raison, elle était peu chère à louer ? Quoi qu'il en soit, cela convenait à maman dans un moment si compliqué.

María Celia de Pedro, historienne de Los Pozos

Dans ce temps-là, il était rare qu'une famille venue de loin s'installe dans notre village... Surtout une famille comme celle d'Eliseo Alegre, privée de figure paternelle.

Sergio Polito, journaliste, auteur de la seule biographie d'Eliseo Alegre

M<sup>me</sup> Alegre avait eu ses deux enfants avec son frère. Son frère aîné, je veux dire, était le père. De l'histoire de Braulio et Elena Alegre on ne sait que très peu de choses, même aujourd'hui. Il semblerait que son frère l'enfermait contre son gré dans une maison de campagne, aux alentours de Mendoza. Une chose est sûre, M<sup>me</sup> Alegre a réussi un jour à s'échapper, emmenant avec elle ses deux enfants.

Patricia Alegre, sœur

Au début, maman s'est installée dans le centre de Mendoza. Nous avons là-bas des cousins. Nous avons passé environ cinq ans à Mendoza, à la capitale. Nous ne voyions plus notre père. Ou peut-être que ma mère le voyait de temps en temps, je n'ai jamais compris cela. Le fait est qu'elle gardait ses distances. Elle avait espéré que ses cousins la soutiendraient contre son frère. Enfin, contre notre père. Qu'ils prendraient sa défense de manière inconditionnelle. Mais rien ne s'est pas passé comme prévu.

Sergio Polito, journaliste, auteur de la seule biographie d'Eliseo Alegre

Mme Alegre se sentait en danger. Elle voulait protéger ses enfants. Se protéger elle-même, aussi. Mais à Mendoza, près de son frère Braulio, cela devenait impossible. Alors elle a choisi de déménager à nouveau. Plus loin, le plus loin possible cette fois. Dans une de ces villes qui n'apparaissent pas sur les cartes. Elle l'a fait précipitamment et sans prévenir personne, même pas ses cousins.

Patricia Alegre, sœur

Pour venir à Los Pozos, on a dû parcourir plus de 1 500 kilomètres. Maman avait une vieille Renault 4 bleue qui faisait un bruit épouvantable. Je me souviens que j'ai fait tout le voyage en me bouchant les oreilles (ELLE REPRODUIT LE GESTE). J'avais neuf ans, il me semble. J'avais entre huit et neuf ans et je ne supportais pas l'idée de partir. Mes amies habitaient à Mendoza. Quant à Eliseo, il était plus petit, il avait à peine sept ans. Je crois qu'il a moins souffert que moi du déménagement, même s'il était impossible de savoir ce qu'il ressentait. Il s'est toujours montré très discret.

Sergio Polito, journaliste, auteur de la seule biographie d'Eliseo Alegre

Une fois dans la maison grise, M<sup>me</sup> Alegre est passée à l'étape suivante. Le notaire cherchait une secrétaire ? Le pharmacien cherchait une assistante ? Elle posait sa candidature. Mais il n'y avait pas mille postes dans un village minuscule. Et en plus, elle n'a pas eu de chance parce que, lors de son deuxième entretien d'embauche, pour un emploi de vendeuse dans la mercerie du coin, la seule au début des années cinquante, il s'est avéré que le propriétaire du commerce avait une épouse qui était la femme la plus indiscreète de Los Pozos. Ainsi, lorsque M<sup>me</sup> Alegre se présenta à l'entretien, bien coiffée, un peu serrée dans la robe la plus élégante de sa penderie – une robe qui, précise sa fille, commençait à être un peu étroite –, cette femme en profita...

Patricia Alegre, sœur

La femme du patron de la mercerie, au courant de l'entretien que maman va passer, décide d'écrire sur un papier pour son mari toutes les questions qu'elle et ses amies se posent à notre sujet... Maman refuse d'y répondre. Ou, du moins, répond évasivement. Mais le type, même s'il n'a finalement pas embauché ma mère, arrive à jeter un coup d'œil à son livret civil. Ainsi, il a su que maman avait vingt-cinq ans, qu'elle était née à Mendoza et, surtout, qu'elle n'avait jamais été mariée. Jamais mariée, quelle horreur ! (SOURIRE SARCASTIQUE, LAISSONS ÇA !)

*Patricia Alegre nous a permis de filmer le livret civil de sa mère. Il serait bien de l'insérer pendant ce dernier témoignage. Nous avons quelques clichés d'Elena Alegre*

*et aussi plusieurs images de la famille. En revanche, tu verras, pas une seule photo du père.*

Sergio Polito, journaliste, auteur de la seule biographie d'Eliseo Alegre  
La nouvelle ne tarda pas à circuler de porte en porte. Même chose pour les rumeurs concernant le père absent. M<sup>me</sup> Alegre s'en rendit compte. Par les regards dans la rue, par les raisons invoquées chaque fois qu'on lui refusait un travail.

Patricia Alegre, sœur

Enfin, elle a trouvé un emploi dans un autre village, Cerro Alto, très proche d'ici, où personne ne posait de questions. C'était la meilleure solution : vivre, disons, avec un pied dans chaque village. Je sais qu'elle a été à deux doigts de proposer que nous déménagions là-bas... Mais on venait de changer d'école, de rencontrer nos nouveaux camarades de classe, et maman voulait éviter encore un autre déracinement. De plus, Cerro Alto était tout petit, minuscule. Moins de la moitié de Los Pozos. Si elle s'installait là avec nous deux, il y aurait forcément autant de commérages qu'ici. Voire davantage.

Teresa Scarpi, voisine de Los Pozos

J'habitais à côté de la maison grise. Et mes parents me demandaient, m'ont même ordonné plusieurs fois, de ne pas me joindre à eux... Cela vous donne une idée de la mentalité. J'ai dit oui à mes parents, bien sûr. N'empêche, je continuais à y aller. Et M<sup>me</sup> Alegre.... Elena était vraiment gentille avec moi. Un jour, elle m'a demandé si mes parents savaient que j'allais la voir si souvent. J'étais très

jeune, je ne remarquais pas les choses. C'est mieux ainsi. Car, dans toute mon innocence, je suis devenue très proche de Patricia et d'Eliseo. J'étais un peu plus âgée que lui, j'étais entre les deux en termes d'âge. On s'entendait à merveille tous les trois, comme si on se connaissait d'une autre vie.

Benito Escalante, ami d'enfance

L'école qu'on fréquentait était la meilleure de la région. Je ne dis pas cela pour me vanter. Mais il faut aussi dire les choses telles qu'elles sont : c'était une école un peu, un peu... (IL SE TOUCHE LE BOUT DU NEZ AVEC UN DOIGT) Un peu élitiste et prétentieuse. L'école des familles riches du coin. Le pauvre Eliseo n'y a pas passé de bons moments au début.

Patricia Alegre, sœur

Pourquoi Los Pozos ? Pourquoi maman a-t-elle choisi cet endroit ? À deux reprises, je lui ai posé cette question. Et les deux fois elle a haussé les épaules avec un sourire impassible.

María Celia de Pedro, historienne de Los Pozos

Le choix me semble logique et compréhensible en raison de l'éloignement. Ce que M<sup>me</sup> Alegre n'avait pas prévu, c'était l'accueil glacial et méfiant des femmes du village. Notre petite société, il faut l'admettre, a toujours été un peu conservatrice. M<sup>me</sup> Alegre a essayé plus d'une fois de briser la glace. Le fait d'être une femme seule, mère de deux enfants, n'a pas aidé. Si elle avait menti... si elle avait dit, par exemple, qu'elle était veuve, les choses auraient mieux marché. Mais elle n'a pas voulu mentir.

Parce qu'elle était courageuse ou parce que, en cherchant un emploi, elle a dû donner trop d'informations.

Patricia Alegre, sœur

« Avec le temps ils vont nous accepter. » Je suppose que maman se consolait ainsi. Ou peut-être pensait-elle que, par l'intermédiaire de l'école, mon frère et moi allions réussir ce qui paraissait utopique dans l'univers des adultes : construire des ponts, vaincre les résistances et les préjugés.

Teresa Scarpi, voisine de Los Pozos

Après les cours, Patricia et Eliseo passaient l'après-midi seuls dans la maison grise. Elena rentrait tard le soir de Cerro Alto, après le travail. J'ai commencé à passer les soirées avec eux. Je voyais Patricia à l'école qui était réservée aux filles. Elle n'avait pas beaucoup d'amies, à part Olga Paz et une autre fille, Sandra, mais elle se faisait respecter. Par contre, Eliseo n'aimait pas l'école. Je crois qu'il avait du mal. Au début, plusieurs élèves le battaient, se moquaient de lui.

Benito Escalante, ami d'enfance

L'école des filles était toute proche de la nôtre. Et un jour Patricia, qui au début venait récupérer son frère et l'attendait devant la porte, un jour Patricia est intervenue. Elle a vu des garçons se moquer de lui, elle a réagi violemment. Elle était dure, Patricia. Mais cela a été pire pour lui. Le lendemain, tout le monde s'est mis à dire : « Il faut que ta sœur te défende, tu ne sais pas te battre ? » Patricia n'est plus venue.